

**ACCOINTANCES,
CONNAISSANCES ET MOUVANCES**



roman
collection homonyme

Denis-Martin CHABOT

Les Éditions
pop
Fiction

**Accointances,
connaissances et mouvances**

Du même auteur :

Manigances (Éditions Bôchagri)
Pénitence (Éditions de la Francophonie)
Innocence (Éditions Textes Gais)

Accointances, connaissances et mouvances

Denis-Martin CHABOT
Collection HOMONYME

Les Éditions
POP
Fiction

Photo de la couverture : Alexander A. Marakov
Révision et mise en pages : Stéphane Vallée

ISBN version papier : 978-2-923753-13-3
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010

ISBN version numérique : 978-2-923753-24-9

© LES ÉDITIONS POPFICTION
15861, rue Victoria,
Montréal (Québec), H1A 5N5, CANADA

Courrier électronique : edpopfiction@videotron.ca
Site Internet : www.editionspopfiction.com

DROITS D'AUTEUR ET DROITS DE REPRODUCTION
Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier ou numérique)

(514) 288-1664 / (800) 717-2022

licences@copibec.qc.ca

Le client reconnaît avoir acheté ce livre électronique pour son utilisation personnelle. Toute revente ou reproduction, en partie ou en intégralité, est strictement interdite sans la permission de l'éditeur ou de Copibec et peut entraîner une poursuite en justice.

Dédié à Carl Stark, l'homme qui me rend heureux, pour son appui dans tout.

Et aussi à la mémoire d'amis que la vie a laissés partir trop vite, dont Sylvain H.,
qui s'est éteint juste quelques mois avant l'arrivée de la trithérapie.

À la mémoire de Benoît Chabot, mon père, qui a toujours cru en moi,
même quand moi je n'y croyais plus.

Dédié à Yolande Marois, ma mère, qui m'aime sans condition,
même quand, moi, je ne m'aime pas.

Et enfin, merci à Geneviève Chabot-Leclerc pour ses
précieus conseils linguistiques.

Introduction

Shakespeare a dit que la vie est une grande scène où chacun doit y jouer son rôle.

Dans cette série *Les chroniques du Village*, j'ai donné un rôle de premier plan à des hommes et des femmes à la recherche du bonheur. Leurs démarches sont parfois vaines, parce qu'ils le cherchent là où il ne se trouve pas.

Mes personnages sont majoritairement gais parce que j'ai voulu donner à ma communauté une place de choix qu'elle a, par le passé, rarement eue dans la littérature. Mais si j'ai mis en scène des personnages gais, mes thèmes n'en sont pas moins universels : la découverte de soi, la peur de la solitude, d'être malade et de mourir, l'amour impossible, la tricherie, le mensonge, le bonheur.

Quelques thèmes plus typiquement gais s'ajoutent à la liste : l'homophobie systémique et intériorisée, la sortie du placard, la discrimination.

Pendant dix ans, mes personnages m'ont habité, et aujourd'hui, je vous livre leurs dernières aventures. Après, ils seront libres de vivre ou de mourir dans leur intimité.

Merci de m'avoir lu fidèlement.

Chapitre 1

Bertrand Leblanc se laisse choir dans le lit. Élever un petit garçon turbulent n'est pas de tout repos à tout âge, devient éprouvant lorsque le papa a atteint la cinquantaine depuis déjà quelques années. Pire encore, quand il y en a deux.

Mathieu et Patrick dorment enfin à poings fermés, mais l'opération « dodo, les enfants ! » a pris des proportions dignes d'une mise en scène d'une mégaproduction hollywoodienne mettant en vedette Bert Leblanc, le nom d'acteur du père très fatigué, impliquant des combats contre de méchants extraterrestres, des rayons laser et des explosions.

Respectivement âgés de quatre et cinq ans, Patrick et Mathieu vivent abondamment, comme s'ils savaient déjà que la vie est précieuse, que certains se la voient dévalisée trop vite, que d'autres espèrent trop longtemps celle qui n'est pas leur et qui n'arrivera jamais, gaspillant du même coup celle qu'ils ont déjà.

Bertrand regarde amoureuxment son beau Marcel, déjà bien étendu depuis une bonne heure. Ce dernier lève les yeux de son magazine et lui retourne un tendre sourire.



Chapitre 2

Marcel Cantin ferma ses yeux pendant quelques secondes et inhala l'air frais et doux du matin, ce matin glorieux du grand jour. Il était prêt. Il avait refait le scénario dans sa tête tous les jours depuis une semaine, là en haut de la rue d'Orléans, au coin de Sherbrooke. Il avait répété chaque mouvement, chaque étape de son éventuelle cascade.

Il sentait son cœur battre à grands coups dans sa tête et dans son cou. Il respirait de plus en plus vite.

La lumière tourna au rouge, à gauche, sur le boulevard Pie-IX, à l'intersection de l'avenue Sherbrooke, ce qui voulait dire qu'elle était rouge également au coin de l'avenue Pierre-De Coubertin. Il avait donc exactement soixante secondes à partir de maintenant.

Il enjamba son tricycle en se donnant en élan. Les pieds droits devant pour ne pas toucher les pédales. Il dévala la côte juste assez inclinée pour lui donner une bonne accélération, tenant ses mains très serrées sur le guidon. Plus il descendait, plus il prenait de la vitesse. Le vent forçait quelques larmes dans ses yeux.

Le moment était exaltant. Son cœur battait encore plus fort. Il arrivait à peine à prendre son souffle. Il sentait qu'il réussirait son exploit – descendre la côte d'une traite, traverser Pierre-De Coubertin en bas avant que la lumière passe au jaune sur Pie-IX –, sinon, il risquait de se heurter contre une automobile.

Mais la descente prit plus de temps que prévu. Le feu de circulation changea de couleur bien qu'il lui restât au moins dix mètres à parcourir et que ce fût impossible de freiner. La lumière devint rouge et des autos s'apprêtaient à passer en travers. Il ne lui restait qu'un choix : prendre le champ, se fracasser sur le peu de gazon des condos au coin droit avant l'intersection.

Il donna un coup de guidon, et son tricycle quitta le trottoir. Il roula sur le terrain cahoteux.

Ouf ! Il avait évité le pire.

Trop fier de son succès, il ne vit pas que l'autre trottoir, celui de Pierre-De Coubertin arrivait plus vite que prévu. La roue avant s'y accrocha, son tricycle arrêta d'un coup, il fut projeté vers l'avant, puis il tomba, la tête la première, au sol. Il entendit un horrible craquement d'os.

Quand il rouvrit les yeux, sa mère Brigitte et son père Georges lui souriaient. Chacun le tenait par une main.

Il était couché. Des appareils clignotaient et scintillaient en émettant des bips. Il aurait aimé parler, bouger, mais il eut beau essayer, il n'y arrivait pas.

Sa mère lui annonça qu'il était à l'hôpital, où l'on prenait bien soin de lui.

Il apprit qu'il avait eu un grave accident, mais que, pour le moment, il ne devait pas s'inquiéter.

Marcel referma les yeux, car le tube qui sortait de son nez le faisait loucher. Il comprit d'ailleurs qu'il ne pouvait pas parler, parce qu'il était intubé. Un respirateur le faisait inhaler et expirer.

Comment était-il arrivé ici et dans cet état ?

Marcel était tombé avec fracas quand son tricycle avait heurté le trottoir. Le garçon ne se souvenait pas du reste de l'accident. Il se rappelait son père, sa mère, son nom, mais rien d'autre. Le médecin lui annonça le lendemain que l'impact avait créé une lésion au dessus de la vertèbre lombaire deux et qu'il avait en conséquence peu de chance de marcher à nouveau. Marcel ne comprit pas tout de suite que les séquelles de cet accident se feraient sentir pour le reste de sa vie, une vie qui serait certainement écourtée, car le système immunitaire d'un paraplégique s'affaiblit avec les années.

Brigitte pleura à chaudes larmes, de peine mêlée à la culpabilité. Elle n'avait pas vu son fils quitter la cour arrière et se rendre à la rue d'Orléans pour aller y réaliser son exploit digne d'Evel Knievel¹. Elle se reprocha d'avoir été négligente. Georges, son mari, en profita pour en rajouter, lui qui croyait que le rôle d'une mère à la maison était justement de surveiller les enfants. Il lui avait même dit plus tôt, alors qu'ils attendaient à l'urgence, qu'elle était une mauvaise mère.

Les relations déjà tendues entre les conjoints s'étaient refroidies avec la naissance de Marcel. Il ne voulait pas d'enfants, mais Brigitte

1. Robert Craig Knievel Jr, 1938-2007, connu comme Evel Knievel, motard cascadeur célèbre.

était quand même tombée enceinte. Ce n'était pas prévu ni désiré. Il lui avait suggéré l'avortement. Si elle n'en était pas certaine au départ, elle s'en réjouit au bout de quelques jours, quand elle comprit qu'elle allait donner la vie à un petit, et refusa la proposition de son homme.

À vrai dire, Georges ne s'était jamais rapproché de ce fils qu'il n'acceptait pas, qui lui gâchait l'existence. Le couple commença à se désagréger. Georges éprouvait du ressentiment envers Marcel, qui accaparait, au détriment du mari, toute l'attention de la mère. Esseulé dans une vie de famille dont il ne voulait pas, le mari trouva des occupations et des passe-temps qui l'éloignèrent de plus en plus de la maison. Il ne s'occupait presque pas de son fils. Et si ce dernier s'était blessé en dévalant une côte en tricycle, c'est qu'il ne savait toujours pas utiliser une bicyclette. Georges ne lui avait tout simplement pas montré... par manque de temps. Oncle Alain, le frère de Brigitte, devait le lui apprendre, mais avec l'accident, c'était remis à jamais.

Depuis ce drame donc, le climat déjà froid entre les conjoints s'était surgelé.

Brigitte se savait trompée. Une femme sait toujours ces choses-là. Et elle ne prit pas de temps à en avoir les preuves : des taches de rouge à lèvres sur un col de chemise au retour d'un voyage à Toronto, il y a un an ; l'odeur de parfum à bas prix et trop intense qui lui donnait la nausée tellement il sentait fort, laissé sur les vêtements de son mari, qui revenait d'une supposée réunion d'affaires ; ou les nombreuses additions de restaurants pour des repas extravagants dont elle n'était évidemment pas la convive.

Elle découvrit tous ces indices, mais n'en fit rien. Elle n'osait pas, car si elle mettait Georges dehors pour cause d'adultère, que leur arriverait-il, à elle et Marcel ?

Elle ne pouvait pas, ne voulait pas et n'avait pas le courage d'envisager l'affrontement et le chambardement qui s'en seraient suivis.

Pourtant, le changement s'imposa plus que jamais, car depuis quelque temps, Georges était devenu impatient envers elle et surtout envers Marcel, sa tolérance s'étiolant à chaque bévue, à chaque caprice, à chaque gaffe du petit. Il ne faisait que hurler et disputer.

Brigitte craignait que Georges ne le frappe comme il l'avait cognée, l'année précédente. Il était de retour de voyage. Il empestait la taverne enfumée et se comportait tel un homme y ayant passé trop de temps

à siroter de la bière. Il titubait. Elle voulut l'aider, mais il la poussa avec une telle force qu'elle se fit une entorse au pied. Coupable et furieux, refusant de reconnaître qu'il était allé trop loin, en même temps frustré par une vie dont il ne voulait plus, mais qu'il s'était imposée par son inaction, il gueula après sa femme afin qu'elle cesse ses enfantillages et qu'elle se relève.

À bien y penser, oui, le changement s'imposait. Elle avait déjà songé à le quitter après ses crises, mais elle ne voulait pas se retrouver à la rue avec son fils. Elle endurait à défaut de faire mieux. Mais elle avait atteint le point de non-retour. Il fallait le mettre à la porte.

Il était temps, surtout que Georges avait en effet une maîtresse, une ancienne danseuse *topless* devenue escorte et maintenant serveuse de restaurant, blonde platine au teint de cuir de salon de bronzage. Il l'avait rencontrée au bar où elle travaillait deux ans plus tôt. C'était elle, le rouge à lèvres, le parfum bon marché trop odorant et les repas dispendieux.

Georges profitait de ses voyages d'affaires pour amener sa gonzesse avec lui à Toronto, à Québec, à Ottawa, et quelques fois à New York, et même à Miami. Il espérait aller vivre avec elle, un jour, mais ses responsabilités de père l'en empêchaient. Il lui fallait attendre que Marcel soit d'âge majeur.

Or, avec son infirmité, ses responsabilités ne se termineraient jamais. Et cela, à cause de la négligence de Brigitte.

Il fallut quatre ans pour que Marcel réapprenne à parler, à force de nombreuses et longues sessions frustrantes d'orthophonie. Il pleura au retour de la première session. Il faisait des crises pour ne pas y retourner. Il tapait sur la table avec ses mains, à défaut de pouvoir taper du pied. Les premiers mots qu'il put dire furent qu'il ne voulait plus y aller. Mais sa mère persista. Et si Marcel pouvait en fin de compte converser normalement, il le devait à sa mère.

Mais pas à son père.

Même chose pour les sessions de réadaptation en physiothérapie : elles étaient interminables et difficiles. Il lui fallait répéter les mêmes gestes, les mêmes exercices, dans l'inconfort de la chaleur. Et sa transpiration n'arrangeait rien.

Brigitte aussi souffrait, tant de la chaleur que moralement pour son fils, pour qui elle ressentait une énorme culpabilité.

Marcel se décourageait par moment, ayant préféré retourner à la maison et s'asseoir devant la télévision. Mais il devait apprendre à se déplacer dans son fauteuil roulant, manger seul, boire. Bref, regagner un peu d'autonomie. Il fit des progrès remarquables, mais c'était moins réussi pour la toilette. Sa mère devait l'aider à se déshabiller, s'asseoir et s'essuyer après qu'il eut terminé, comme si elle élevait un nouveau-né depuis quatre ans, mais un bébé très grand et lourd, parce que ses jambes paralysées étaient devenues des poids morts et encombrants.

Brigitte aurait voulu que Georges réagisse, qu'il se fâche ou qu'il pleure ; malgré leur séparation, malgré qu'il s'en fasse pour le petit et qu'il veuille s'en occuper un peu plus. Mais l'ex-mari demeura stoïque. Marcel était déjà mort à ses yeux. Il avait abandonné tout espoir. Il avait rejeté ce fils dont il ne voulait plus – dont il n'avait finalement jamais voulu, et qu'il ne voudrait certainement plus jamais –, telle une serviette jetable après usage.

La procédure de divorce suivit son cours pendant ces mêmes quatre ans. Au terme de cette période éprouvante, le verdict final fut prononcé. La mère conserva la maison. Georges dût payer une pension salée, mais il ne versa que pendant trois ans avant de disparaître avec sa douce.

Brigitte dut se dénicher rapidement un emploi. Mais elle ne possédait pas beaucoup d'autres qualifications que celle de mère de famille, qui la cantonnait à des emplois peu rémunérateurs, comme serveuse dans un casse-croûte. Elle ne pouvait vraiment plus assumer l'hypothèque à elle seule, en plus de toutes les autres dépenses habituelles tels l'électricité, le téléphone, la nourriture, les taxes, et tout.

Elle demanda à son frère Alain de venir habiter avec elle. En lui faisant payer un loyer et en lui demandant de participer aux dépenses de la maison, il l'aida à joindre les deux bouts.

De son côté, Alain – esseulé une fois de plus parce que son dernier amoureux l'avait largué, comme tous ses autres avant le lui avaient fait – trouva en Brigitte l'épaule pour le consoler de sa énième peine d'amour.

Marcel nécessitait encore de longues heures en réadaptation et beaucoup d'aide. Il fallait tout lui rappeler. Ses oublis se multipliaient : des simples rendez-vous manqués à l'endroit où il avait rangé ses

clefs, son portefeuille, à quelques détails comme le nom d'un ami, d'un cousin, d'un voisin. Ses hésitations inquiétaient. Les médecins lui découvrirent, après une batterie de tests, que le choc de l'accident avait affecté la partie de son cerveau qui contrôle sa mémoire à court terme et son jugement.

La nouvelle aurait dû faire éclater Brigitte en sanglots, mais elle se retint devant son fils, qui n'avait pas besoin d'être témoin de son abattement, et fit le serment de veiller sur lui, de le protéger et de lui donner la meilleure vie qu'il soit possible.

À la longue, Marcel ne réclama plus la présence de son père. Comme la plupart des enfants dont la famille éclate et qu'un des parents s'efface du portrait, il s'était convaincu que son papa ne voulait plus de lui. Mais il avait accepté la situation. La résilience des enfants en bas âge surprend toujours, encore plus lorsqu'ils ont un handicap.

Un matin, après le départ de Marcel pour le centre de réadaptation et pour la première fois depuis l'accident, Brigitte s'enferma dans sa chambre pour pleurer son désespoir, sangloter et hurler son désarroi. Elle baptisa cette pièce la « chambre du cri primal », où elle s'y réfugiait chaque fois qu'elle en avait besoin.

Dans son angoisse, elle se tourna vers son frère, qui devint à son tour l'épaule cherchée pour y déposer les larmes d'une peine sans issue, un rempart, son roc de Gibraltar. Le jeune frère avait toujours été là pour elle et n'y manquerait pas cette fois non plus.

Marcel avait pu enfin retourner à l'école, mais son retard développemental était énorme. Les classes d'accueil suffirent à peine à rattraper le temps perdu.

Souvent, Brigitte se demanda ce qu'il adviendrait de ce fils quand elle ne pourrait plus en prendre soin. Elle l'imaginait mendier dans les rues, dormir dans une boîte de carton et se nourrir à même les poubelles, ou en train de fumer de vieux mégots ramassés sur le trottoir.

Du mieux qu'elle le pouvait, elle effaçait ce mauvais film d'horreur qui l'effrayait trop à son goût.

Le garçon grandit, confiné à son fauteuil roulant. À quatorze ans, il avait pourtant déjà l'air d'un gonze. Les poils lui poussèrent aux bras, aux jambes et au menton : bref, partout où ça comptait. Par contre, il termina avec beaucoup de difficulté sa sixième année du primaire. Malgré tout – et c'était presque un miracle tellement la situation était

inusitée –, il arrivait à écrire presque sans fautes, dans un style digne d'un homme érudit, comme si son cerveau compensait ses lacunes ailleurs. Mais ce n'était qu'une apparence, un trompe-l'œil, car lorsqu'on lisait attentivement, on découvrait sa naïveté, la simplicité de son jugement.

Marcel croyait tout ce qu'on lui disait sur parole et aurait donné au premier venu le Bon Dieu sans confession. Brigitte s'était convaincue que son fils ne pourrait jamais, au grand jamais, vivre seul et serait une cible facile, une victime que n'importe quelle personne sans scrupule pourrait exploiter.

À l'école secondaire, on l'envoya dans les cours de métier pour y apprendre à devenir un bon employé de chaînes de montage faciles ou un caissier dans un magasin.

Comme tout adolescent – à un âge de prise de conscience, d'affirmation et de révolte –, il voulut acquérir un peu de dignité. Handicapé ou non, le garçon n'y échappa pas. Marcel désirait un peu plus d'indépendance, notamment vis-à-vis de sa mère. Par nécessité, par orgueil, le jeune homme, qui ne voulait pas qu'elle le voie nu, apprit à aller à la toilette sans aide. Après des années d'efforts vains, il devint enfin, par la force des choses, plus autonome. Désormais, il se nettoyait seul, prenait sa douche ou son bain sans assistance. Il fallut quand même adapter certaines pièces de la maison, dont la salle de bain, en y installant des barres d'appui pour éviter qu'il tombe dans la baignoire.

En même temps, pour la première fois, il se rendit compte de ses limites. Une tristesse énorme s'empara de lui. Il détestait son handicap qui l'enlaidissait tant à ses yeux. Comme tout adolescent en pleine puberté, Marcel se renferma sur lui-même. Il ne voyait plus que l'impuissance dans laquelle le confinait son fauteuil roulant.

Il jaloua les autres garçons pétants de santé qui marchaient, couraient, dansaient et faisaient l'amour, lui qui ne pourrait jamais rien faire de cela, sauf, et c'était peut-être son seul réconfort, avoir des relations sexuelles, car cette partie de son corps n'avait pas été affectée : son pénis bandait, et il lui arrivait très souvent d'en jouir. Il se branlait en rêvant à ces gars qu'il eut tant aimé pouvoir émuler, à leurs muscles qui se développaient, à leurs pectoraux et à leurs épaules qui s'élargissaient à grandes poussées d'hormones. Il les remarquait lors des cours d'éducation physique, qu'il suivait du mieux

qu'il pouvait à cause de sa paralysie. Il n'exécutait que les exercices du haut du corps. Il en profitait pour dérober un regard, discrètement, lors des cours. Mais au vestiaire, lors des douches, il épiait de loin, admirant leurs belles carrures, les poils qui éclusaient au nombril, au pubis, aux jambes, aux avant-bras et aux aisselles. Certains avaient déjà un long pénis, d'autres avaient aussi des fesses rondes qu'il aurait tant aimé caresser.

Son homosexualité ne fut pas latente, seulement inavouée, inexplorée, mais il savait qu'il était gai. Il aimait sans contredit les beaux mecs. Mais parce qu'il ne comprenait probablement pas trop les termes, il a rigolé de bon cœur en entendant les épithètes *tapette*, *fifi*, *moumoune* et *pédé* proférées contre des élèves détestés qui vécutent l'enfer de l'école secondaire. En fait, il riait pour faire comme les autres, pour être accepté par eux, pour faire partie du groupe.

Pourtant, Marcel n'avait pas d'amis à l'école. Au mieux, certains le prenaient en pitié, mais la plupart le trouvaient trop intimidant en raison de son infirmité pour s'en approcher. En fait, ils n'avaient pas de temps à perdre avec un infirme.

Il rêvait d'être un acteur célèbre, adulé. Il se voyait beau comme Matt Damon, Brad Pitt ou Johnny Depp, s'imaginant baraqué, avec des jambes hypermusclées qui lui permettraient de bondir et de courir après des bandits pour les arrêter. Il remporterait un oscar ou deux, ferait la une de tous les journaux et serait poursuivi par des paparazzis.

Il voulait tant qu'on l'aime, mais, à part sa mère et l'oncle Alain, il se rendit compte qu'on ne lui accordait pas beaucoup d'attention.

Marcel se contentait désormais d'aller à l'école, au centre de réadaptation. Il revenait au plus tôt à la maison et s'enfermait dans sa chambre, devant son ordinateur. À l'âge de seize ans, il comprit rapidement le caractère égalitaire de cette invention. Que l'on soit jeune, vieux, homme ou femme, handicapé ou pas, rien ne transparissait à l'écran si l'on choisissait de ne pas révéler son identité réelle. Combien de sites de rencontres pour lesbiennes sont peuplés de mecs hétérosexuels prétextant être des femmes gaies et s'adonner au cybersexe avec d'autres femmes pour ainsi réaliser leur fantasme, ne serait-ce que virtuellement, de convertir une gouine !

Dans le monde virtuel de son PC et d'Internet, Marcel s'inventa une vie dans laquelle il n'était pas confiné dans un fauteuil roulant.